

# Quelques evidences et une question

André Delmas  
Traducteur

Avant de parler des aspects techniques de la traduction, je voudrais évoquer le devenir des traductions de théâtre. Leur destinée finale est d'être représentées sur une scène mais il faut bien du temps et de l'énergie pour arriver à ce but. Et combien de traductions restent dans des tiroirs, sans jamais voir le jour, se perdent même parfois.

Heureusement il y a des éditeurs curieux, aimant le théâtre et prêts à publier des textes traduits, même si leur diffusion est encore restreinte. La collection de textes contemporains catalans et hispaniques des Éditions de l'Amandier est impressionnante et Henri Citrinot est admirable dans sa constance. Sa collection se fait connaître, apprécier et se diffuse.

Ces textes traduits ont ainsi une chance d'être lus et mis en scène. Il faut aussi dire que l'Institut Ramon Llull, par les aides à la traduction, à la publication et son soutien aux événements que nous pouvons organiser en France autour des auteurs catalans, est un partenaire essentiel sans lequel peu de choses pourraient se faire dans d'aussi bonnes conditions.

Petit à petit les auteurs catalans se font une place sur les scènes françaises, leur nom devient familier dans le monde du théâtre, leurs textes connus. L'œuvre de Josep M. Benet i Jornet était au programme de l'agrégation en France et un passage du *Venin du théâtre* de Rodolf Sirera inclus dans un manuel scolaire.

Une des spécificités de la traduction du catalan au français est la proximité de nos deux langues. Proximité qui comporte aussi des pièges. Le premier, surtout si l'on est paresseux, est de traduire directement les mots, par exemple «gran» en catalan, par grand en français. Effectivement on peut dire «grand» en français pour désigner une personne plus âgée, mais ce n'est pas le sens le plus courant.

Il arrive aussi, régulièrement, qu'on ne sache plus si la phrase qu'on vient de construire, en suivant le texte original, est correctement construite en français ou si en fait, bien que paraissant correcte, elle est construite à la manière catalane. Cela me plonge dans des méditations longues et ardues.

Mais il y a aussi le plaisir de retrouver en catalan des constructions qui n'ont plus cours dans le français contemporain. Ou des mots catalans, courants chez vous, qu'on n'emploi pas chez nous. Un peu comme le plaisir que l'on a à retrouver de vieux amis ou à découvrir des parentés.

Traduire des textes de théâtre comporte des contraintes particulières qui viennent s'ajouter aux difficultés naturelles de la traduction. Une pièce de théâtre est par définition destinée à être joué sur une scène. Il s'agit d'arriver à un texte qui puisse être «mis en bouche», dit par des acteurs. L'auteur l'a écrit dans ce but et il faut également, dans la langue d'arrivée, que le texte traduit ait cette «qualité».

Un texte de théâtre doit avoir un rythme, être coulant, sans pour autant le ramener à une conversation banale. Cela nécessite un polissage des répliques, déplacer un mot ou une conjonction peut parfois suffire, mais il peut arriver aussi que je sois amené à raccourcir, à condenser ou au contraire à expliciter.

Il faut en même temps garder le sens de la phrase, le style, le rythme, tout en lui donnant un aspect naturel en français. Je redoute le plus les monologues mais il peut aussi arriver que des répliques courtes et rapides demandent un long travail de mise en forme.

L'idéal est d'arriver à un texte qui ne «sente» pas la traduction, dont on puisse penser qu'il a été écrit en français par l'auteur, directement, mais que l'on sente en même temps le style de l'auteur. Un mot, une phrase qui «accroche» l'oreille du spectateur alourdit le texte inutilement. La lecture à haute voix peut être d'une grande aide, les lectures mises en espace par des acteurs confirmés sont aussi une excellente pierre de touche.

Une autre contrainte de la traduction de théâtre c'est que nous n'avons pas le droit à la «note du traducteur» en bas de page. Il serait effectivement tellement plus simple, dans une note, d'expliquer un jeu de mot, une référence. Il faut chercher une équivalence au jeu de mot, une référence qui puisse fonctionner comme telle dans la langue d'arrivée.

Si un des personnages parle de «Noucentisme» en Catalogne, que puis-je faire, laisser le mot tel quel, le traduire (mais même les dictionnaires ne le traduisent pas), le supprimer, le remplacer par un mouvement artistique similaire en France. Dans ce cas précis j'ai laissé le mot original.

Parfois, lorsqu'il s'agit de mots à plusieurs sens, par exemple «llibres de cites» et que les personnages en jouent: «cites», «rendez-vous», il faut bien trouver une solution et dans ce cas —je l'avoue— celle que j'ai trouvé est boiteuse: «agenda», mais permet de saisir le sens de la réponse suivante.

Dans d'autres cas on peut déplacer le jeu de mot quelques répliques après, et le faire porter sur un mot français qui s'y prête. Ce qui rétablit une sorte d'équilibre de l'humour dans le texte.

Les pièces courtes de Josep M. Benet i Jornet, ses *Apunts sobre la bellesa del temps*, représentent un exercice particulier car elles sont très elliptiques. Je suis tenté, dans certains cas, de rajouter un peu de texte pour expliquer, mais pas question, le style de ces pièces étant rapide, vif, elliptique il ne faut pas ralentir ni alourdir le texte.

La question que je me pose à chaque traduction est: adaptation ou traduction. Approcher le texte du lecteur —spectateur français ou lui présenter un texte, une réalité différente de la sienne. Si le personnage se promène sur la Rambla dans l'original, doit-il se promener à Paris sur les Champs Élysées? Le futur spectateur français peut-il comprendre ou tout au moins approcher une réalité différente de

la sienne, même si elle n'est en fait pas si éloignée ou faut-il lui donner un texte n'ayant que des références à son monde?

La première question, puisqu'en général c'est par là que l'on commence une traduction, par la distribution, est: doit on traduire les noms des personnages? En général je ne le fais pas, Jaume reste Jaume, au risque que ce nom soit mal prononcé par l'acteur français, mais je pense que le public est parfaitement capable d'admettre qu'un personnage puisse s'appeler ainsi. A moins bien sûr que le nom ait un sens, comme par exemple dans *Serviettes de plage* de Benet i Jornet: le blond, le brun, la jeune fille. Par contre si l'auteur préfère que je francise les noms j'obtempère, et c'est ce que j'ai fait pour la pièce d'Àngels Aymar *Phalènes*.

Il y a ensuite les différences de la vie quotidienne, les appartements, le mode de vie, qui peuvent différer entre la Catalogne et la France. Ce sont des détails minimes mais qui peuvent parfois avoir un rôle dans la pièce. Pour un spectateur catalan ces références au quotidien sont naturelles, pour un Français elles deviennent inhabituelles, parfois étranges et peuvent prendre un poids, une signification qu'elles n'ont pas dans l'original.

Les références à l'histoire, à la culture catalane, peuvent parfois poser problème. Dans *Raccord* Rodolf Sirera évoque la guerre et les personnes qui se sont enrichies, «bénéfice de la neutralité». Ce qui pour un Français demande réflexion et un peu de connaissances historiques. Il s'agit de la Deuxième Guerre mondiale. Pour autant faut il supprimer cette référence, la transformer?

Tout texte littéraire comporte des références immédiates, l'auteur et ses contemporains les perçoivent. Les romans dit «à clef» ou qui parlent des contemporains de l'auteur peuvent toujours être lu de nos jours. Nous perdons certainement une partie du sens original, mais pourtant le texte reste intéressant par d'autres aspects. Le *Journal* des frères Goncourt en est un bon exemple. Il peut être lu maintenant, même si l'on perd un grand nombre de références, car les réflexions sur la société, ses mœurs, gardent toute leur actualité.

Je pense donc qu'il ne faut pas avoir peur que certaines références ne soient pas saisies en tant que telles par le spectateur.

## Conclusion

Si j'ai plaisir à traduire des textes étrangers c'est bien parce que je suis attiré par leur «étrangère», cette ouverture vers de nouveaux horizons. Et je me dois d'en faire profiter le lecteur spectateur, ne pas le priver, sous prétexte qu'il ne pourrait pas comprendre, de ces nouveaux horizons, même s'ils sont parfois plus difficiles à atteindre.

Pourtant ce travail laisse toujours un goût d'inachevé, d'imperfection. On doit sans doute pouvoir trouver mieux, améliorer encore le texte.

Il faut rester humble devant un texte, savoir que ce qu'on en propose n'est qu'une approche, un essai pour en rendre l'essentiel.